

À LA GAUCHE DE FREUD

PSYCHANALYSE ET CRITIQUE SOCIALE EN EUROPE CENTRALE (1918-1939)

Chapitre 1. Faire science : quand les pulsions font débat

- A. La métapsychologie freudienne d'avant-guerre.
- B. Refonte ou aveuglement ? Au-delà du principe de plaisir.
- C. Critique de Wilhelm Reich
- D. Critique d'Otto Fenichel
- E. Sauvetage par Siegfried Bernfeld

A. La métapsychologie freudienne d'avant-guerre.

1/ « Dans cette esquisse, nous avons cherché à faire entrer la psychologie dans le cadre des sciences naturelles, c'est-à-dire à représenter les processus psychiques comme des *états quantitativement déterminés de particules matérielles distinguables*, ceci afin de les rendre évidents et incontestables. » (Freud, *Esquisse d'une psychologie scientifique*, 1895)

2/ « Nous avons souvent entendu formuler l'exigence suivante : une science doit être construite sur des concepts fondamentaux clairs et nettement définis. *En réalité, aucune science, même la plus exacte, ne commence par de telles définitions.* Le véritable commencement de toute activité scientifique consiste plutôt dans la description des phénomènes, qui sont ensuite rassemblés, ordonnés et insérés dans des relations. Dans la description déjà, on ne peut éviter d'appliquer au matériel certaines idées abstraites que l'on puise ici ou là et certainement pas dans la seule expérience actuelle. De telles idées – qui deviendront les concepts fondamentaux de la science – sont, dans l'élaboration ultérieure des matériaux, encore plus indispensables. Elles comportent d'abord un certain degré d'indétermination ; il ne peut être question de cerner clairement leur contenu. Aussi longtemps qu'elles sont dans cet état, on se met d'accord sur leur signification en multipliant les références au matériel de l'expérience, auquel elles semblent empruntées

mais qui, en réalité, leur est soumis. Elles ont donc, en toute rigueur, *le caractère de conventions*, encore que tout dépende du fait qu'elles ne soient pas choisies arbitrairement mais déterminées par leurs importantes relations aux matériaux empiriques ; ces relations, on croit les avoir devinées avant même de pouvoir en avoir la connaissance et en fournir la preuve. Ce n'est qu'après un examen plus approfondi du domaine de phénomènes considérés que l'on peut aussi saisir plus précisément les concepts scientifiques fondamentaux qu'il requiert et les modifier progressivement pour les rendre largement utilisables ainsi que libres de toute contradiction. » (Freud, « Pulsions et destins des pulsions », 1915, in : *Métapsychologie*)

3/ « Nous découvrons donc l'essence de la pulsion d'abord dans ses caractères principaux : origine dans des sources d'excitation à l'intérieur de l'organisme, manifestation comme force constante ; nous en déduisons un de ses autres caractères : impossibilité d'en venir à bout par des actions de fuite. Mais, au cours de cette discussion, quelque chose n'a pu manquer de nous frapper qui nous force à un aveu supplémentaire. Nous n'appliquons pas seulement à notre matériel d'expérience *certaines conventions*, sous la forme de concepts fondamentaux, mais nous nous servons aussi de mainte présupposition compliquée pour nous guider dans l'élaboration du monde des phénomènes psychologiques. Nous avons déjà fait intervenir la plus importante de ces présuppositions ; il ne nous reste plus qu'à la mettre en explicitement en évidence. Elle est *de nature biologique*, elle opère avec le concept de tendance (éventuellement celui de finalité) et s'énonce ainsi : le système nerveux est un appareil auquel est impartie la fonction d'écarter les excitations à chaque fois qu'elles l'atteignent, de les ramener à un niveau aussi bas que possible ; il voudrait même, si seulement cela était faisable, se maintenir rigoureusement dans un état de non excitation. Ne nous laissons pas arrêter, pour le moment, par l'indétermination de cette idée et attribuons au système nerveux, en termes généraux, la tâche de *maîtriser les excitations*. Nous voyons alors combien l'introduction des pulsions complique le schéma physiologique simple du réflexe. Les excitations externes n'imposent qu'une seule tâche : se soustraire à elles, ce qui se fait par des mouvements musculaires dont l'un finit par atteindre le but ; ce mouvement, étant le plus approprié, deviendra par la suite une disposition héréditaire. Les excitations pulsionnelles, qui ont leur origine à l'intérieur de l'organisme, ne peuvent être liquidées par ce mécanisme. Elles soumettent donc le système nerveux à des exigences beaucoup plus élevées, elles l'incitent à des activités compliquées, engrenées les unes dans les autres, qui apportent au monde

extérieur ce qu'il faut de modification pour satisfaire la source interne des excitations ; elles le forcent avant tout à renoncer à son intention idéale de se tenir à l'écart de l'excitation, puisqu'elles entretiennent un afflux d'excitation inévitable et continu. Nous pouvons donc bien conclure que ce sont elles, les pulsions, et non pas les excitations externes, qui sont les véritables moteurs des progrès qui ont porté le système nerveux, avec toutes ses potentialités illimitées, au degré actuel de son développement. Naturellement, rien ne nous empêche d'admettre que les pulsions elles-mêmes, du moins pour une part, sont des sédimentations d'effets de l'excitation externe qui, au cours de la phylogenèse, ont agi sur la substance vivante et l'ont modifiée. » (Freud, « Pulsions et destins... », *ibid.*)

4/ « Si, en nous plaçant d'un point de vue biologique, nous considérons maintenant la vie psychique, le concept de « pulsion » nous apparaît comme un concept-limite entre le psychique et le somatique, comme le représentant psychique des excitations, issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme, comme une mesure de l'exigence de travail qui est imposée au psychique en conséquence de sa liaison au corporel. » (Freud, « Pulsion et destins.. », *ibid.*)

5/ « Combien peut-on poser de pulsions ? Et lesquelles ? Ici, de toute évidence, l'arbitraire a le champ libre. On ne peut rien objecter à celui qui emploie le concept d'une pulsion de jeu, d'une pulsion de destruction, d'une pulsion grégaire quand l'objet l'exige et qu'on reste dans les limites de l'analyse psychologique. Mais on ne devrait pas négliger de se demander si ces motivations pulsionnelles si spécialisées en un sens, n'admettent pas une dissection plus poussée en direction des *sources pulsionnelles*, en sorte que seules les pulsions originelles insécables pourraient prétendre avoir une importance.

J'ai proposé de distinguer deux groupes de ces pulsions originelles, celui des *pulsions du moi* ou pulsions d'auto-conversation et celui des *pulsions sexuelles*. Mais cette distinction n'a pas l'importance d'une présupposition nécessaire comme, par exemple, l'hypothèse concernant la tendance biologique de l'appareil psychique (cf. *supra*) ; elle est une simple *construction auxiliaire*, qui ne sera conservée qu'aussi longtemps qu'elle s'avérera utile et qui pourra être remplacée par une autre sans que cela change grand-chose aux résultats de notre travail de description et de mise en ordre des faits. » (Freud, « Pulsions... », *Ibid.*)

6/ « Tout compte fait, je doute qu'il soit possible un jour, en se fondant sur l'élaboration du matériel psychologique, de recueillir des indices décisifs

pour séparer et classer les pulsions. Il semble plutôt nécessaire, pour élaborer ce matériel, de lui appliquer certaines hypothèses concernant la vie pulsionnelle, et il serait souhaitable que l'on puisse emprunter ces hypothèses à un autre domaine pour le transférer en psychologie. Sur ce point, *ce que la biologie nous apporte* ne contredit assurément pas la séparation des pulsions du moi et des pulsions sexuelles. » (Freud, « Pulsions.... », Ibid.)

B. Refonte ou aveuglement : *Au-delà du principe de plaisir*

7/ « Dans la théorie psychanalytique, nous admettons sans trop nous poser de question que le déroulement des processus psychiques est régulé automatiquement par le principe de plaisir, c'est-à-dire que nous croyons qu'il est chaque fois mis en mouvement par une tension chargée de déplaisir et qu'il prend alors une direction telle que son résultat final puisse coïncider avec une baisse de cette tension, et donc avec un évitement de déplaisir ou une production de plaisir. Quand nous considérons les processus psychiques que nous étudions en prenant en compte ce déroulement, nous introduisons alors dans notre travail le point de vue économique. Nous sommes d'avis que c'est un exposé qui tente, à côté des facteurs topiques et dynamiques, de prendre en compte également ce facteur économique, qui est le plus complet qu'on puisse imaginer pour l'instant et qu'il mérite d'être mis en valeur par l'appellation d'exposé *métapsychologique*. » (Freud, « Au-delà du principe de plaisir », 1920)

8/ « Mais de quelle manière le pulsionnel est-il lié à la *compulsion de répétition* ? Une idée doit ici s'imposer à nous avec force, savoir, que nous sommes à présent sur la trace d'un caractère universel, jusqu'ici mal identifié – ou à tout le moins insuffisamment souligné de manière expresse – propre aux pulsions et peut-être même à toute vie organique en général. *Une pulsion serait donc une force inhérente à l'organisme animé poussant à la réinstauration d'un état antérieur* que cette instance animée a dû abandonner sous l'influence de forces perturbatrices externes, une espèce d'élasticité organique, ou si l'on veut, *l'expression de l'inertie dans la vie organique*.

Cette conception de la pulsion a de quoi décontenancer, car nous sommes habitués à ne voir dans la pulsion que le facteur cinétique poussant à la modification et au développement, et voici que nous sommes censés y

reconnaître le contraire parfait, *l'expression de la nature conservatrice du vivant*. D'un autre côté, nous revenons aussitôt à l'esprit les exemples de la vie animale qui semblent confirmer le caractère historiquement déterminé des pulsions. Quand certains poissons à l'époque du frayage entreprennent des migrations pénibles pour venir frayer dans certaines eaux très éloignées de leurs lieux de séjour habituels, ils n'ont fait, selon l'interprétation de nombreux biologistes, que rechercher les biotopes antérieurs de leur espèce, qu'au cours du temps ils avaient échangés contre d'autres. Même chose sans doute pour les longs vols des oiseaux migrants. Mais nous serons bien vite dispensés de continuer à chercher d'autres exemples de tout cela par le rappel du fait que dans les phénomènes héréditaires et dans les données objectives fournies par l'embryologie nous avons les preuves les plus éclatantes de l'existence de la compulsion de répétition dans l'univers organique. Nous voyons bien que le germe d'un animal vivant est obligé de répéter dans son développement – quoique de manière abrégée et à grands traits – toutes les formes dont l'animal est issu, plutôt que de se précipiter par le plus bref chemin vers sa configuration définitive, et nous ne pouvons expliquer ce comportement de manière mécanique que pour la part la plus minime, nous ne pouvons pas nous permettre de laisser de côté l'explication historique. Et pareillement en remontant loin en arrière toute la série animale, nous observons une capacité reproductive à même de remplacer un organe perdu en en créant un autre, à la fois neuf et absolument semblable au premier. » (Freud, « Au-delà... », Ibid.)

C. Critique de Wilhelm Reich

9/ « D'après la thèse initiale de Freud, le développement psychique se situait à l'intérieur du conflit entre les instincts et le monde environnant. La nouvelle théorie en revanche revenait à dire que le conflit psychique était le résultat d'un conflit entre Eros (sexualité, libido) et la pulsion de mort (instinct d'auto-destruction, masochisme primitif). Le point de départ clinique de cette hypothèse malencontreuse était le fait que certains malades ne paraissaient pas disposés à renoncer à la souffrance et continuaient à rechercher des situations pénibles. C'était là une attitude contraire au « principe de plaisir ». Les malades semblaient animés de quelque intention secrète de persévérer dans la souffrance et d'en faire l'expérience. Il s'agissait donc de savoir si cette « volonté de souffrance » était une donnée biologique primitive ou une création psychique secondaire. On se trouvait en présence – selon le concept de Freud – d'un besoin de châtiment qui

répondait par des mesures d'auto-punition à un sentiment inconscient de culpabilité. Après la publication de *Jenseits des Lustprinzips* (Au-delà du principe de plaisir), plusieurs auteurs, parmi eux Alexander, Reik, Nunberg, changèrent, sans s'en rendre compte, la formule du conflit névrotique.

En effet, la formule primitive spécifiait que la névrose résultait d'un conflit entre l'instinct et le monde extérieur (libido- *peur* du châtiment). Soudain on prétendait savoir que la névrose découlait d'un conflit entre les instincts et un besoin de châtiment (libido – *désir* de châtiment). C'est exactement le contraire ! La nouvelle formule était fondée sur la nouvelle hypothèse d'une opposition entre Eros et Thanatos, reléguant de plus en plus à l'arrière-plan le rôle de la frustration et de la répression exercée par le monde extérieur. A la question sur l'origine de la souffrance on répondait maintenant : « La souffrance a son origine dans la volonté biologique de souffrir, dans la pulsion de mort et dans le besoin de châtiment. » Cette réponse avait supplanté la réponse correcte : « la souffrance a son origine dans le monde extérieur, dans la société répressive. » La nouvelle formule négligeait les incidences sociologiques que la première formule du conflit psychique avait mises en avant ! La théorie des pulsions de mort, de la volonté biologique d'auto-destruction conduit vers une philosophie de la civilisation que Freud a définie dans son ouvrage *das Unbehagen in der Kultur* (Le malaise dans la culture), philosophie tendant à prouver que la souffrance humaine est inévitable, puisque les tendances autodestructrices de l'individu sont indéracinables. La première formule de Freud par contre conduit à une critique de l'ordre social dans lequel nous évoluons. » (Reich, « Le caractère masochiste », 1932, in : *L'analyse caractérielle*).

10/ « La plupart des psychanalystes considéraient que l'hypothèse d'une « compulsion de répétition » résolvait de manière satisfaisante le problème de la souffrance. Cette hypothèse rentrait parfaitement dans le cadre de la théorie de la pulsion de mort et du « besoin de châtiment », mais elle ne reposait hélas sur rien. Pour commencer, elle était en contradiction avec le principe de plaisir. Deuxièmement, elle introduisait dans la théorie du principe de plaisir-déplaisir, dont les fondements cliniques sont solides, un élément nettement métaphysique, une hypothèse non prouvée et impossible à prouver, qui a fait tort à la théorie analytique. L'hypothétique compulsion de répétition consistait dans le besoin psychique irrépressible de répéter une situation déplaisante. L'énoncé d'un « principe de pulsion de répétition » était dépourvu de tout sens, c'était du verbalisme pur, tandis que le principe de plaisir-déplaisir se fondait sur la loi physiologique de la tension et de la détente. Tant qu'on entendait par compulsion de répétition la tendance de

tout instinct à rétablir l'état de repos, le désir de ressentir une fois de plus un plaisir éprouvé jadis, il n'y avait pas d'objections à formuler. Sous cette forme, l'idée était un élargissement valable de notre concept du mécanisme de tension et de détente. Il restait d'ailleurs à *l'intérieur* du cadre du principe de plaisir ; mieux, c'est le principe de plaisir qui explique le mécanisme de la compulsion de répétition. En 1923, je définissais moi-même (dans « Sur l'énergétique des pulsions ») d'une manière un peu maladroite l'instinct comme la particularité du plaisir de tendre à la répétition. On peut donc affirmer que la compulsion de répétition tient un rôle important *dans le cadre* du principe de plaisir.

Or, on s'avisa un jour d'appliquer la compulsion de répétition à un domaine qui se situait en dehors du principe de plaisir, pour expliquer des phénomènes que – selon d'aucuns – le principe de plaisir était incapable d'élucider. Mais aucune expérience clinique n'a jamais pu établir que la compulsion de répétition peut être considérée comme une *donnée primitive*. Elle était dite expliquer des tas de choses, mais elle ne pouvait être elle-même ni expérimentée, ni expliquée. Elle fourvoya quelques analystes jusqu'à les faire énoncer l'hypothèse d'une *anankè* supra-individuelle. L'hypothèse de la « compulsion de répétition » était inutile pour expliquer le désir de rétablissement de l'état de repos, car ce désir trouve son explication dans la fonction de détente de la libido. Cette détente n'étant autre chose que le rétablissement de l'état de repos, postulat important de la théorie des pulsions. Notons en passant que l'hypothèse d'une pulsion biologique de mort est tout aussi superflue quand on sait que la dégradation physiologique de l'organisme, sa déperdition progressive débute à l'instant même où l'appareil génital, la source même de la libido, commence à décliner. Mourir n'est peut-être pas autre chose que d'assister à la défection progressive de ses organes vitaux. » (Reich, « Le caractère... », Ibid.)

D. La critique d'Otto Fenichel

11/ « Une théorie des pulsions n'est jamais qu'une affaire *heuristique*. Dans « Pulsions et destin des pulsions » on peut lire comment et pourquoi il est possible de produire autant de types de pulsions qu'on le souhaite. Et il ne s'agit pas d'établir quels types de pulsions il y a (c'est tout à fait arbitraire), mais plutôt de se demander : avec quelle division des pulsions peut-on concevoir, de la façon la plus aisée et la moins contradictoire, la plus grande diversité effective de phénomènes psychiques ? Partant de là, j'en viens à adresser deux objections principales à la théorie de la pulsion de mort qui

sont d'une autre nature que celles que Reich a pu apporter avec ses propres arguments :

1/ du point de vue épistémologique, il me semble décisif pour la psychanalyse, conçue comme une psychologie naturaliste, qu'elle s'ordonne à la biologie et ne conçoive la « vie psychique » que comme un cas particulier de la vie. Elle explique les phénomènes psychiques par le jeu combiné de nécessités biologiques et d'influences provenant du monde extérieur. La « pulsion » est ce concept qui nous reflète ces « nécessités biologiques » et qui nous offre donc les ponts indispensables qui mènent de notre science à la biologie. La conception des pulsions que Freud présente dans « Pulsions et destins des pulsions » sert excellemment ces fins et doit rester notre ligne de conduite : le besoin pulsionnel est « la mesure du travail qui est imposé à l'appareil psychique par le somatique ». Il commence donc dans une « source de pulsion » somatique, qui excite le système psychique, et l'action de la pulsion conduit à une modification à la source, qui revient à enlever l'excitation ou tension. -- Une « pulsion de mort » ne peut se conformer à une telle définition de la pulsion. Où est sa source biologique ? Freud essaye de répondre à cette question en ordonnant les phénomènes érotiques aux processus biologiques d'assimilation et les phénomènes destructifs aux processus de désassimilation. Mais la désassimilation dans les cellules, donc la destruction objective, ne peut pas être elle-même source d'une pulsion de destruction au même titre que la sensibilité chimique de l'organe central à l'excitation des zones érogènes est source de la pulsion sexuelle. Car d'après la définition produite ci-dessus, la pulsion *veut la suppression d'une modification somatique*, que nous appelons source de la pulsion. *La pulsion de mort ne veut pas la suppression de la désassimilation.* (...)

2/ Je n'ai jamais compris les concepts de « mélange des pulsions » et de « dé-mélange des pulsions ». Freud suppose que dans les stades antérieurs de la vie pulsionnelle les deux types de pulsion n'étaient pas encore mélangés les uns avec les autres, tandis qu'avec ce qu'on appelle le stade d'organisation génitale de la libido, le mélange des pulsions est le plus complètement réalisé ; toute régression libidinale entraîne avec elle un dé-mélange des pulsions, toute progression libidinale un nouveau mélange. Mais si nous devons supposer que la pulsion de mort et l'eros se comportent l'un vis à vis de l'autre comme l'acide et la base, il faudrait alors admettre que dans un état de dé-mélange il y aurait autant d'Eros libre que de destruction libre, et dans un état de mélange aucun des deux, mais un état neutre de repos. En réalité dans les états dits de dé-mélange on rencontre beaucoup de destruction relativement à peu d'Eros, et dans l'état dit de

mélange on rencontre beaucoup d'Eros et peu de destruction. Les concepts de mélange et de dé-mélange ne semblent pas restituer correctement l'état de chose. (Fenichel, « La pulsion de mort » - manuscrit préparatoire, « Sur quelques différences qui m'opposent à Reich relativement à la conception de l'analyse. À usage personnel », in : *Lettres circulaire*, Rundbriefen, p. 816 sq.)

12/ « La division originale des pulsions en pulsion du moi (faim) et pulsion sexuelle (amour) avait – mis à part ses deux principaux avantages, 1/ quelle était populaire, 2/ qu'héritée de la pensée biologique elle encourageait l'intérêt des individus pour ce type de science – à remplir une fonction particulière dans l'histoire du développement de la psychanalyse. La grande découverte de Freud avait d'abord été le *refoulement*, le fait qu'une partie de la personnalité se dresse contre une autre. Le refoulé – c'était l'acquis de la psychanalyse – était la sexualité. Le facteur du refoulement était la peur du châtement ou un intérêt esthétique ou moral du moi, donc des motions qui pouvaient être ramenée à la pulsion de moi au même titre que la faim. La fonction de l'ancienne théorie des pulsions était donc d'abord de refléter les faits relatifs au refoulement. » (Fenichel, « sur la critique de la pulsion de mort », 1935).

13/ « La première théorie des pulsions fut renversée par la connaissance relative au narcissisme. Dans son travail « pour introduire le narcissisme » (1914), on découvre comment des vues relatives à la psychologie normale et à la psychologie des psychoses conduisent à reconnaître que même ce qu'on appelle les pulsions de moi sont plus ou moins nourrie par de l'énergie sexuelle, par quoi ensuite elles se voient attribuées un but sexuel ou sont renvoyées à nouveau dans le moi. Le fait que la vieille théorie des pulsions reflétait la théorie du refoulement enjoignit Freud à tout faire pour la maintenir : il s'essaya à l'hypothèse selon laquelle les pulsions du moi pouvaient être remplacées par deux types d'énergie qualitativement différentes, l'intérêt, l'énergie pulsionnelle du moi d'un côté, et les contributions libidinales, qui produisent le narcissisme, de l'autre. Mais une telle conception ne parvint pas à se maintenir longtemps. Avec la reconnaissance de telles contributions libidinales, il semblait impossible de maintenir l'idée selon laquelle dans le refoulé et dans le facteur de refoulement, dans notre nomenclature actuelle : dans le moi et dans le ça, opéraient des types de pulsions originellement différents. » (Fenichel, « sur la critique.... », Ibid.)

14/ « Du point de vue scientifique, il me semble caractéristique de la psychanalyse comme de toute psychologie relevant des sciences naturelles qu'elle se soumette à la biologie et ne conçoive la « vie psychique » que comme un cas particulier de la « vie ». Elle explique les phénomènes psychiques comme le résultat du jeu combiné de besoins biologiques et d'influences provenant du monde extérieur. La « pulsion » est ce concept qui reflète pour nous les « besoins biologiques », et qui constitue de ce fait les liens indissolubles de notre science avec la biologie. La conception des pulsions que Freud a présentée dans son travail sur « pulsions et destins des pulsions » doit rester notre ligne de conduite : le besoin pulsionnel est « la mesure du travail qui est imposé à l'appareil psychique par le somatique ». Elle commence dans une « source de pulsion » somatique, qui rend le système psychique excitable et précisément le stimule à l'aide d'excitation sensorielles ; l'action de la pulsion conduit à une modification à la source, qui revient à enlever l'excitation ou la tension. -- Une « pulsion de mort » ne peut se conformer à une telle définition de la pulsion. » (Ibid.)

15/ « Freud a essayé alors d'apporter une réponse à la question de sa source biologique (*i.e.* la pulsion de mort), en souhaitant subordonner les phénomènes érotiques et leurs processus biologiques d'assimilation aux processus destructifs de désassimilation. Mais la désassimilation cellulaire, qui est une destruction objective, ne peut être définie comme la source d'une pulsion de destruction, au même titre que la sensibilisation chimiquement conditionnée de l'organe central aux excitations des zones érogènes peut être définie comme la source de la pulsion sexuelle. D'après la définition que nous avons donnée, la pulsion veut la suppression d'une modification somatique, que nous appelons source de la pulsion. La pulsion de mort ne veut pas de son côté la suppression de la désassimilation. – C'est la raison pour laquelle il ne me semble pas possible d'opposer la « pulsion de mort » comme un type de pulsion à un autre type de pulsion. On devrait plutôt essayer de concevoir les phénomènes effectifs qui sont visés par le concept de pulsion de mort comme dépendant non pas d'un type de pulsion, mais d'un principe qui vaut à l'origine pour toutes les pulsions, mais qui au cours du développement a dû, sous la pression de certaines circonstances (provenant en dernière instances du monde extérieur), subir certaines modifications. » (Fenichel, « Sur la critique de la pulsion de mort », *Ibid.*)

16/ « Même les concepts de « mélange de pulsions » et de « dé-mélange de pulsions » doivent être critiqués. Freud admet que dans les stades antérieurs du développement de la vie des pulsions, les deux types de pulsion n'étaient pas encore mélangés les uns avec les autres, alors qu'avec le stade génital

d'organisation de la libido le mélange des pulsions est le plus complètement réalisé ; toute régression libidinale entraîne avec elle un dé-mélange des pulsions, toute progression libidinale un nouveau mélange. Mais si nous devons supposer que la pulsion de mort et l'eros se comportent l'un vis à vis de l'autre comme l'acide et la base, il faudrait alors admettre que dans un état de dé-mélange il y aurait autant d'Eros libre que de destruction libre, et dans un état de mélange aucun des deux, mais un état neutre de repos. En réalité dans les états dits de dé-mélange on rencontre beaucoup de destruction relativement à peu d'Eros, et dans l'état dit de mélange on rencontre beaucoup d'Eros et peu de destruction. Les concepts de mélange et de dé-mélange ne semblent pas restituer correctement l'état de chose. » (Fenichel, *Ibid.*)

17/ « Les faits cliniques de la mélancolie et du surmoi ne nous contraignent-ils pas à faire l'hypothèse d'une pulsion de mort ? – D'après ce que nous avons dit, les faits cliniques examinés par Freud et les partisans de la pulsion de mort ne nous forcent à admettre que ceci : que la vie pulsionnelle primitive a une puissante coloration destructive ; que cette coloration peut « dans son destin » conserver « une orientation contre le Je », et qu'elle se renforce dans toute régression libidinale ; mais ils ne nous disent rien sur la genèse de cette coloration, ils ne nous disent surtout pas ceci : que la destruction serait *originellement tournée contre le Je* et serait à concevoir à l'exclusion de toute autre qualité comme un second type de pulsion s'opposant au premier. » (Fenichel, *Ibid.*)

18/ « Nous ne pouvons qu'approuver Reich lorsqu'il pose que la théorie de la pulsion de mort donne lieu dans bien des cas à des abus pour le moins malheureux. *Le premier de ces abus* consiste, lorsqu'on a affaire à des phénomènes tels que le masochisme, l'autopunition ou autre, en se précipitant sur la théorie de la pulsion de mort, à interrompre toute analyse et à penser qu'on a sous les yeux d'emblée des faits primaires, donnés du point de vue biologique et pour lesquels il n'y aurait rien de plus à analyser, plutôt que de se mettre en quête de vécus déterminants pour lesdits phénomènes.

Un second danger de la théorie de la pulsion de mort, comme Reich l'a montré à juste titre, réside dans le fait qu'elle pourrait conduire à négliger le rapport entre l'individu tourné vers ses pulsions et le monde extérieur interdisant les pulsions, rapport dont l'influence est telle qu'il conduit à employer une partie de l'énergie pulsionnelle originale à en réprimer une autre partie. Nous disions tout à l'heure que dans le cas de la vieille partition des pulsions en pulsion du Moi et pulsion sexuelle, le conflit névrotique

pouvait être conçu comme un conflit entre ces deux types de pulsion. Nous disions également que l'idée selon laquelle le conflit se jouait originellement entre l'individu et le monde extérieur n'était pas affectée par cette première théorie. Après que cette conception selon laquelle s'opposaient dans le conflit névrotique deux types de pulsions ait été abandonnée, elle ne pouvait revenir que sous une variante périlleuse : la théorie selon laquelle les névroses reposeraient sur un conflit cette fois entre deux qualités pulsionnelles données, une qualité auto-destructrice, la pulsion de mort, et un Je « érotique », qui aurait peur de sa propre pulsion de mort. Une telle interprétation signifierait alors que le facteur social dans l'étiologie des névroses devrait être écarté et qu'on devrait donc *biologiser* les névroses sans la moindre réserve. » (*Ibid.*)

E. Le sauvetage de Siegfried Bernfeld

19/ « Si nous admettons qu'il existe deux pulsions fondamentales, une tâche s'impose à nous : diviser le monde des extériorisations des pulsions, observés et observables, en deux classes qui portent chacune un nom. Ces noms ont changé, comme on sait, la partition en deux classes est restée la même. A chacune des étapes au cours desquelles la théorie des pulsions a connu un développement correspond un couple de noms. Dans les *Trois essais*, on traite de la « Pulsion sexuelle » et « des autres pulsions » (pulsion du Je); dans « Pour introduire le narcissisme », il est question de libido d'objet et de libido du Je, sans délimitation stricte; pulsion de vie et pulsion de mort apparaissent dans *Au-delà du principe de plaisir* ; Eros et destruction, ou encore pulsion sexuelle et agression sont les expressions qui s'imposent depuis *Malaise dans la culture*. Mais comme naturellement le développement de la théorie des pulsions ne consiste pas simplement en changement de noms, et comme l'objet de la partition lui-même est resté inchangé (il s'agit toujours d'extériorisation des pulsions), c'est soit le concept des pulsions, soit le principe de la partition qui doit avoir subi des modifications. » (S. Bernfeld, « sur la division des pulsions », 1935).

20/ « Nous pouvons attendre d'une directive (de classification des pulsions) qu'elle engage à des actions réalisables. De ce fait, *le critère chimique* (de division) est inutilisable ; car la chimie reste muette devant les actions à réaliser. Une directive qui ne peut être observée n'en est précisément pas une, du point de vue de la science. Il se peut que la physiologie se trouve avant la chimie en situation de concevoir la différence cruciale entre les

processus d'excitation considérés. Mais aujourd'hui *un tel critère physiologique ne peut être lui-même énoncé comme une directive réalisable*. On ne trouve, en outre, pas d'autre formulation chez Freud qui s'avérerait susceptible de fournir un critère incitant par sa forme même à tester le contenu de ses propres prescriptions. Comme la psychanalyse ne peut attendre les résultats futurs des autres sciences, mais procède d'elle-même à des divisions concrètes diverses et variées, le critère réel, réalisable et réalisé de classification, n'est ni chimique, ni physiologique. Quand Freud envisage la conception chimique des pulsions comme une présupposition indispensable à la compréhension de la théorie psychanalytique des pulsions et maintient ce point de vue jusque dans ses conférences les plus récentes, il s'agit certes d'insister sur le fait que la chimie (ou de façon similaire la physiologie) doit bien remplir une fonction importante pour l'ensemble de la psychanalyse, mais pas celle de fournir un critère de division. » (Bernfeld, *Ibid.*)

21/ « Pour nous faire comprendre ce que la psychanalyse prescrit effectivement, cherchons un cas où Freud argumente *pro et contra* relativement à un problème d'attribution. Dans les *Trois essais*, Freud discute le cas litigieux d'attribution du suçotement (Ludeln) aux pulsions sexuelles et prend le parti suivant : « le rapport entre les phénomènes dont l'examen psychanalytique nous a ouvert l'intelligence nous autorise à prendre le suçotement comme une manifestation sexuelle et à étudier précisément sur lui les traits essentiels de l'activité sexuelle infantile ». Tout psychanalyste reconnaîtra dans cet énoncé la méthode qu'il applique effectivement lui-même. En conséquence la directive exige que la découverte de ces propriétés non directement observables qui doit précéder l'opération de division, ne résulte ni d'une enquête chimique, ni d'une enquête physiologique mais bien d'une *enquête psychanalytique*. Le critère – ou si l'on préfère être plus précis : la classe critériologique – est psychanalytique. Il ne vaudrait pas la peine de noter cette banalité que Freud se conforme à un critère psychanalytique de classification, si cet état de chose s'était bel et bien maintenu dans la théorie des pulsions plus tardive. On insiste sur ce dernier point par crainte d'abuser de la patience du lecteur. » (Bernfeld, *Ibid.*)

22/ « Si pour simplifier on pose que le terme « rapport » signifie un rapport de provenance, la directive qui est au principe de la première partition des pulsions et que je définis ici comme le critère psychanalytique, s'énonce comme suit : *1/ tout ce qui a à faire avec la sexualité dans son sens habituel ;*

2/ tous les actes voluptueux rattachés aux zones érogènes ; et enfin 3/ tout ce qui y trouve son origine d'après le travail analytique, appartient aux pulsions sexuelles. Tout autre phénomène, dans la mesure où il s'agit d'une extériorisation des pulsions, est à reverser aux pulsions du Je (Moi). L'extension du concept populaire d'instinct sexuel est donc ici augmentée doublement : les zones érogènes lui sont ajoutées et le rapport de provenance est lui-même pris en compte. » (Bernfeld, *Ibid.*)

23/ « Dans son effort pour créer en lieu et place de la classe, devenue vide, des anciennes pulsions du Moi, une classe non vide, qui doit être appelée pulsion de mort, Freud suit en réalité *différentes démarches intellectuelles qui conduisent à différents critères*. Par exemple un critère historique selon lequel les pulsions devraient être distinguées selon leur fixation historique. Les pulsions de morts viseraient au rétablissement d'un état de repos anorganique auquel une portion de matière aurait été soustraite lors de l'émergence de la vie ; les pulsions sexuelles tenteraient en retour d'empêcher la fragmentation des substances en nombreuses particules, événement à l'origine même de la vie. *Mais ces possibilités n'ont pas conduit à des directives réalisables*. Entre elles et le nouveau critère suivi dans les faits subsiste, dans la nouvelle théorie des pulsions, le même rapport qu'entre les critères chimiques, physiologiques et psychanalytique dans l'ancienne. On rencontre ce nouveau critère dans la question de savoir si le sadisme ne trouverait pas plutôt sa place parmi les pulsions de mort que parmi les pulsions sexuelles auxquelles il était jusqu'ici rattaché. « Comment pourrait-on dériver la pulsion sadique, qui vise à causer un dommage à l'objet, de l'Eros qui conserve la vie ? N'y a-t-il pas clairement lieu ici d'admettre que ce sadisme est à proprement parler une pulsion de mort... ? » Pourtant le sadisme appartient bien à ce rapport de provenance que le critère psychanalytique renvoie aux actions de la pulsion sexuelle. Naturellement les pulsions de vie « conservent », « rassemblent », « unissent », quand le sadisme au contraire « lèse », « détruit », « anéantit ». Mais la partition des pulsions d'après le critère de la première phase devrait négliger toute qualité (et l'on peut en compter bien d'autres naturellement à côté de l'union) et s'en tenir au rapport psychanalytique de provenance. » (Bernfeld, *Ibid.*)

24/ « L'invocation d'un exemple nous apportera la certitude que nous sommes en accord avec la véritable méthode de la psychanalyse. Il s'agit d'une patiente qui se masturbe avec des instruments blessants, qui s'inflige donc des blessures douloureuses, et dont l'orgasme reste lié à de telles

blessures. Qu'il s'agisse ici de « sexualité » au sens que la psychanalyse donne à ce terme est évident avant même toute enquête spéciale ; il n'est pas moins évident que tout travail psychanalytique confirmera que cette masturbation extraordinaire se distingue de l'onanisme habituel. En nous appuyant sur le critère psychanalytique, nous la rattachons naturellement aux pulsions sexuelles. La physionomie agressive du phénomène, sa tendance autodestructrice, ne nous dérange pas ici. Car l'attribution n'est pas une description exhaustive, pas plus qu'elle n'est en soi et pour soi une explication du phénomène. Si maintenant nous rattachons ce processus d'agression ou de destruction à la pulsion de mort, ce n'est pas la nature libidinale ni la provenance qui nous intéresse, mais ce qui est décisif est la *physionomie agressive et elle seule*. Le même processus, par exemple la masturbation masochiste que d'après le critère psychanalytique nous inscrivons dans les pulsions sexuelles, *appartient en même temps d'après ce nouveau critère à la pulsion de mort*. Nous parlons de ses composantes libidinales et agressives et insistons sur le fait que ces deux classes sont indépendantes l'une de l'autre, qu'elles nécessitent des directives indépendantes les unes des autres. Elles ne se contredisent pas tant elles sont complètement distinctes. Comme le critère psychanalytique ne connaît que des pulsions sexuelles, le nouveau critère introduit une différenciation *à l'intérieur des pulsions sexuelles*. Il considère, comme dit Freud, la polarité qui doit être perçue dans l'amour d'objet. » (Bernfeld, Ibid.)

25/ « Il est difficile, très difficile, de préciser la physionomie d'un processus. Les énoncés physionomiques ne peuvent être vérifiés par les moyens habituels. En revanche, cette vérification n'est en aucun cas impossible dans le principe. Il s'agit en fait en dernière instance d'une détermination objective *des moments invariants d'une forme* ; naturellement le cas échéant d'une forme très complexe. [...] Pour autant il ne serait pas juste d'accueillir notre nouveau critère comme un critère physionomique. Si nous évoquons quelques critères : chimique, physiologique, psychanalytique, d'après la méthode scientifique qui rend possible leur application, alors on pourrait penser facilement à la physionomie comme à la méthode ici prescrite. Mais cette association doit être repoussée ; elle conduit à un point de vue qui bénéficie d'une attention croissante non seulement chez un public romantique mais aussi en psychologie, sociologie, biologie ou anthropologie, mais ce point de vue n'est pas compatible avec les convictions scientifiques de la psychanalyse freudienne. La science qui pourrait être convoquée pour rendre précis et vérifiables les énoncés que j'ai nommé ici physionomiques, qui pourrait les rattacher aux sciences de la nature, pour être bref à défaut

d'être précis, s'appelle *la topologie* (mieux connue sous son vieux nom de baptême leibnizien : *analysis situs*). Un critère topologique devrait donc dans notre cas être opposé aux autres critères. »